



JAMAIS JE NE  
LA VIS SI BELLE

THEATRE PERMANENT

JOURNAL

20 MAI 2014  
n° 138



**J'ÉTAIS AIGRI, FACHÉ, DÉSESPÉRÉ CONTRE ELLE  
ET CEPENDANT JAMAIS JE NE LA VIS SI BELLE**



# Car il aimait les moches

Arnolphe n'était pas pédophile. Arnolphe n'était pas tyrannique. Arnolphe aimait les moches. Les vraies moches, il y avait chez les moches une maladresse qui le charmait, une douleur à vivre qui lui plaisait, une adéquation au monde qui lui fondait le cœur de tendresse. Il éprouvait pour les moches une tristesse mêlée de joie, cette étonnante faculté d'être à côté des choses, avec timidité et affolement, cet instinct de vie malgré et avec tout, il était chaviré de voir cette laideur innocente. Il ne voyait dans les moches que charmes : charme des dents de travers, charme des yeux strabiques, charme des jambes qui boitent, charme des bras trop maigres, charme de cet effarouchement et de cette inadaptation au monde, charme de ce pardon toujours réitéré d'être là et de cette détermination à vivre, à perdurer malgré.

Si nous reprenons le fil, alors. Agnès était vraiment moche. Déjà petite enfant elle faisait partie de ces gros bébés moches. Ses yeux globuleux sortaient des trous, ils louchaient. Son strabisme était déjà patent. Sa peau était rouge et violette par endroits. Poilue, mais les cheveux mal répartis sur le crâne. Les bébés sont rarement beaux, mais celle-là dépassait largement la moyenne. Le père était effrayé par tant de laideur, la mère également et avec plus de douleur encore, et les deux parents ne supportaient pas de voir que le fruit de leur amour fut aussi hideux. Chaque fois qu'ils regardaient l'enfant, leurs yeux se fermaient de tristesse d'avoir conçu une enfant si laide, d'avoir enfanté un petit monstre là où l'enfant aurait dû être l'image céleste et superbe de leur amour. Ils avaient fini par abandonner l'enfant moche de ne pouvoir supporter sa vue, de ne pouvoir se reconnaître en elle. Aujourd'hui la mère était morte. Le père avait passé l'âge de beauté, il n'était plus ce flambant jeune homme arrogant de vingt ans, il avait accepté les rides et l'impuissance, il avait accepté de voir ses muscles fondre et sa bedaine grossir, il avait accepté les poils qui lui poussaient dans les oreilles et dans les narines, et avec cette décadence certaine de l'âge il avait éprouvé du remords d'avoir abandonné l'enfant pour laideur avérée. Il était seul à présent, sa femme lui manquait, il caressait souvent la mèche sèche et sale de cheveux blonds qu'il gardait d'elle. Dans sa solitude, il s'était souvenu de cette enfant avec tendresse et avec honte, et cette honte de l'abandon avait grandi dans le creux de sa paume caressée par les cheveux de sa femme. À présent il souhaitait retrouver l'enfant moche, à présent il espérait vivre auprès de l'enfant, à présent il se sentait fondre d'amour pour elle quelle que soit son apparence, et puis – et puis peut-être le temps passant – c'est ce dont il rêvait secrètement – peut-être le temps passant le vilain petit canard était devenu cygne, peut-être le temps passant la fleur avait éclos de couleurs flamboyantes, et c'est sous le signe de cette espérance enfouie qu'il revenait au pays.

Mais Agnès ne s'était pas améliorée avec le temps. Bien au contraire. Son salut avait été cet homme tombé sous le charme de ce drôle de bout d'enfant strabique et globuleux. À dix-sept ans, elle louchait plus que jamais. Sa malformation des jambes avait empiré. Elle boitait fortement et se cognait régulièrement aux portes. Elle avait toujours des bleus, il fallait constamment prendre soin d'elle. Recluse dans le couvent puis dans la maison d'Arnolphe, elle n'avait jamais cherché à corriger ses tares, elle en était entièrement ignorante, elle n'avait pas de béquille ou de semelle orthopédique pour compenser sa jambe gauche plus courte que la droite, elle marchait peu car un trop long trajet occasionnait des douleurs lancinantes dans la jambe.

Arnolphe, cet amoureux des moches, prenait soin de son petit oiseau fripé. Il ne voulait pas l'exposer aux moqueries, aux médisances, et dès lors il trouvait des excuses pour qu'elle ne sache pas trop, pour qu'elle garde l'innocence de sa laideur, pour qu'elle la subisse avec grâce – la grâce de la maladresse, le charme de l'ignorance – c'était cela qu'il trouvait si beau, qu'elle ignore sa laideur, qu'elle grandisse inadaptée mais qu'elle ignore cette inadaptation afin qu'elle

ne développe jamais des processus de protection tels que l'intelligence, le masque de confiance ou encore la gueulardise et la vulgarité – la pire des possibilités – pour compenser sa laideur. Il connaissait ces mécanismes qui pouvaient se développer contre une société médisante et cruelle. Il lui interdisait donc de sortir. Il interdisait également les miroirs dans toute la maison. Il la gardait enfermée pour protéger sa maladresse, pour la laisser intacte, pour que jamais elle ne soit cynique, pour qu'il puisse fondre de tendresse de la voir loucher de se cogner contre les murs dans un état de demi-veille ou d'excitation excessive. Elle était bien bête et bien laide mais sa manière de rire trop fort d'une voix tremblante, sa manière de déambuler comme un oisillon blessé, sa manière de regarder le monde de deux côtés à la fois comme si l'ennemi pouvait arriver en foule, sa manière de se blesser toujours – ah, que ne pouvait-il fondre.

Il y avait en vérité deux raisons à la séquestration d'Agnès. La première était cette raison d'amour : désir de la protéger, de prendre soin d'elle, et cette bienveillance extrême qui se faisait tyrannie par trop-plein de tendresse. Cherchant à tout prix à ce qu'elle ne sache rien, il filtrait les miroirs du dehors pour qu'elle garde ce charme innocent de la laideur, pour que cette grâce de la maladresse ne s'éteigne jamais, et pour que les gifles du dehors et la violence du grand monde ne l'atteigne jamais. Il connaissait la cruauté du monde. Elle lui faisait peur pour son oiseau cette cruauté, la pauvre enfant dans la jungle – ah, cela lui arrachait le cœur, c'était insupportable d'y penser – et puis ces bêtes féroces il les connaissait, pas un ne saurait l'aimer, pas un ne saurait prendre soin d'elle, ils ne feraient qu'abuser d'elle, une femme un peu laide c'est un trou à baiser c'est cela que les bêtes penseraient – il était terrorisé de ces loups avides de chair fraîche la première et la moins belle tant pis tant mieux marchandise à jeter.

Ah, lui le gros ours gentil, lui le peureux des loups voraces, lui le cœur simple, il se protégeait de ces bêtes par la moquerie, il médisait contre les loups avec le sourire, avec une gueule trop grande et grognements maladroits car il en avait peur, car il les haïssait – souvent la nuit il se réveillait en sueur d'avoir vu son enfant poursuivie par les loups, sa petite enfant il la bichonnerait il la garderait – et il lui faisait croire que c'était les devoirs naturels de la femme, que c'était ainsi partout, qu'il existait même des livres très répandus en société sur les devoirs de la femme que c'était pour cela – comme tout le monde – qu'il la séquestrait – surtout il ne fallait qu'elle le sache – sa laideur – et sa peur à lui des ours. Parfois la nuit il se réveillait en sueur d'avoir lui-même été poursuivi par les loups, les loups aboyeurs dents luisantes moquant ce gros ours gentil, de ce gros ours trop gentil qui n'aurait pas fait de mal à une mo(u)che – non non il ne lui faisait pas mal, c'était pour son bien à son sucre d'amour, il valait mieux ça que les loups, il frappait oui parfois mais enfin mieux valait cela que la jungle, n'est-ce pas ? La pauvre enfant au moins elle resterait ici, elle serait protégée, elle serait aimée. Oui bien sûr parfois il s'oubliait un peu, mais qu'y pouvait-il, c'était sa terreur des loups qui lui faisait perdre la tête, à peine, il ne supportait pas que l'enfant maladroite par erreur si maladroite ait le malheur – elle savait si bien se blesser – marcher de travers – tomber dans les ornières – elle semblait ne savoir bien faire que cela, se blesser – elle aurait pu sortir et alors – malheur oh grand malheur – blessures incalculables plaies ouvertes avortement abandon enfant seule endettée pauvre toujours jouée par les autres toujours elle se ferait avoir de vouloir vivre moche dans le monde des brutes loups.

Alors, lui l'ours doux la gardait au creux de sa tanière, il la cajolait, il la bichonnait, il lui faisait croire que c'était le destin de toute femme de rester dans la tanière de l'homme, lui l'ours doux il frappait parfois de s'être réveillé en sueur, cette terreur qui l'empêchait de dormir.

Et puis – je vous vois venir et n'ai rien oublié – la deuxième raison pour laquelle il la séquestrait était la peur pour lui-même. La honte, mais aussi la peur. Que les autres découvrent. Qu'il avait un penchant pour les moches. Qu'ils sachent. Qu'il ne s'était jamais purléché les babines sur des plantureuses strass diamants décolletées pulpeuses élancées et tableau de chasse high quality. Il avait lui-même peur de la moquerie. Dans ses rêves il fantasmaient la lapidation collective. Les sourires avides et cruels plantés sur lui et sa grosse



ombre qu'il ne saurait cacher en traversant les rues à pas feutrés et pressés. La peur le rattrapait de se faire lyncher d'avoir été différent d'avoir aimé les moches d'être de ce côté-là.

Alors il les cachait. Elle et lui. Pour leur bien. Petits êtres peureux dans la tanière cachés de la lumière aveuglante ils gardaient les lumières éteintes ils restaient dans le noir parfois il restait dans sa chambre des jours entiers avec elle il voyait les loups venir et puis les crises passaient, il sortait, il la laissait là. Il pensait toujours à elle avec une tendresse immense.

Et puis, et puis – et puis un petit canard strabique était tombé amoureux de sa vilaine petite canne. Faits l'un pour l'autre. Aveuglés. La même maladresse, le même regard perdu et affolé sur le monde, la même impudeur pourtant timide, cette manière de tout dire pourtant sans vulgarité avec cette grâce extrême de celui qui n'a pas compris le fonctionnement du monde, toujours à côté, toujours se cognant contre les portes. Le petit canard strabique lui aussi se cognait contre les murs, contre les panneaux de signalisation dans la rue, il portait toujours des pansements sur le visage de s'être trop cogné. Une âme sœur pour la vilaine petite canne Agnès.

Il en rugissait le gros ours. Il en pleurait fort aussi. Il se cognait la tête contre le mur de désespoir, d'être abandonné dans son amour, de voir à grands yeux ouverts cette inadéquation violente entre elle et lui qu'il s'était toujours caché, soudain offerte devant ses yeux avec cette évidence cruelle, il s'en frappait les murs de ne pas se cogner lui contre les murs, d'avoir le pas lent et peureux, d'agir toujours attentif calculateur lui le grand angoissé le grand désespéré le grand romantique le grand mélancolique lui l'ours tendre, il en pleurait, il n'en dormait plus, il avait fini par lui dire qu'il ne la protégeait pas comme toutes les femmes, que les femmes avaient le droit de sortir, qu'il ne prenait soin d'elle ainsi que par amour démesuré, par tendresse anormale, il voulait simplement la bichonner, la manger, la baiser, maximes aux chiottes il n'y croyait pas plus qu'elle, « Là, regardez-moi là durant cet entretien » il essayait de lui faire fixer un point, qu'elle ne louche pas, que ses yeux ne s'affolent pas, qu'elle ne chancelle pas, qu'elle comprenne entende les loups dehors et surtout mon enfant pas d'angoisse pas de fuite, il la rassurait pour tenter lui-même de se rassurer, il avouait son amour démesuré, ils iraient loin dans les montagnes manger du miel frais et cueillir des myrtilles, il irait combattre les loups il la laisserait parfois – peut-être – séduire de vilains petits canard mais – non – elle, sa moche à lui, sa moche que seul lui aurait dû aimer, elle sa moche à lui avait trouvé son moche à elle – cela c'était au-dessus de ses forces, cet arrachement de l'être aimé, cette tendresse déployée dans la terreur et soudain poignardée au cœur, il saignait le gros ours, son sang il était noir d'avoir trop broyé sa peur d'avoir trembloté il tenait à peine encore sur ses deux jambes de voir partir sa moche à lui

Et ce n'était plus la peur des loups qui le faisait trembler

Ce n'était plus la peur de la lapidation – cette image d'Épinal, tous les deux se tenant les mains, accrochés à deux poteaux à un mètre d'écart, mourant le martyr ensemble de s'être aimés d'un amour impossible, secret car interdit, amour de l'ours tendre avec la vilaine petite canne

Ce n'était pas les loups

C'était soudain de la voir si belle d'aimer

De la voir certaine pas affolée pas chancelante grâce fragile au vent

Mais marchant main dans la main avec le vilain petit canard

Il tremblait d'amour impossible

Et de voir soudain sur son visage à elle une certitude sans plaie et sans bleu

Et son amour à lui déchiré par cette certitude

# La rupture sous un Ouf

Il s'en va avec son Oh, ou il s'en va avec son Ouf - les versions diffèrent-  
Sans rien expulser d'autre qu'un rôle d'abnégation de sa souffrance en public, il préfère partir et  
fuir sa seule attache attachée à un autre, attachée à rester ici.

Elle vient de le dire. Avec des mots. Elle reste.

Il vient de sortir. A l'aide d'un Oh, à l'aide d'un Ouf. Il s'exile.

Le son perdure tout en s'éloignant, se transforme, passe subrepticement du Oh au Ouf, on y  
entend l'écart creusé par la distance, les secondes, il se corrige dans sa course, fuite en avant  
d'heures de landes de pays d'années peut-être, du Oh au Ouf, au point d'y croire. Ouf, sauvé, se  
croire sauvé-soulagé, croire avoir quitté, être libéré par ce Ouf du poids de l'amour, du poids de  
la rupture, il la fait sienne, il rompt. Sous ce Ouf éternel qu'il emmène avec lui loin au loin,  
d'autres sons qu'il ne prononcera pas, d'autres lettres, d'autres mots, d'autres paroles, tant de  
raisons tues, silence se frayant un chemin jusqu'aux oreilles de la jeune fille :

*Sur la route en m'éloignant je me plais à te quitter*

*Sur la route en me quittant je me plais à t'éloigner*

*Sur la route en t'éloignant je me plais à me quitter*

*Sur la route en te quittant je me plais à m'éloigner*

Et si Arnolphe quittait d'être quitté.

S'il rompait d'avoir été rompu.

S'il se forgeait le discours de l'attaque.

S'il faisait sienne la rupture.

S'il actait l'acte subit.

Une pirouette de tartufferie, un volte-face dans le virage.

Usurpateur du masque d'Agnès, sincère dans sa trahison, il s'approprie la rupture de l'amour,  
invente le discours qui le replacerait à sa hauteur.

*Tu me quittes. Je te quitte. Nous sommes quittes.*

Dans le mutisme de sa fugue s'écrit sa manière à lui de rompre avec elle chaque jour tous les  
jours, ces blocs de pensées successivement ajoutés juxtaposés empilés, en une Tour démentielle  
d'aphorismes de l'homme à l'homme auto-poussé dans ses retranchements, auto-reclus.  
Ces piles de pensées, parois de sa solitude, parleraient pour lui, on y lirait en lettres de sang, en  
gravures d'ongles, en peintures de salive, en tonnes d'excréments, en collages d'ADN, ceci :

*Rien de pire que l'attente. Pour ne pas t'attendre, je m'active à t'oublier.*

*Ne plus me souvenir de ce qui a eu lieu, que quelque chose ait pu avoir lieu entre nous, que nos  
corps aient été en présence.*

*J'oublie ton nom. J'oublie ta voix. J'oublie tes mots. J'oublie le contexte.*

*Tu disparais.*

*Libéré du trop peu que je connais de toi, trop peu pour que je m'en souviennne, trop peu pour ça  
daigne me hanter.*

*J'ai décidé d'un seul coup d'un seul de t'exclure, d'annuler-gommer-radier ce commun.*

*J'y ai pensé très fort. J'y croyais. Au réveil ce matin tu n'es plus.*

*Tu es pour d'autres. Pour moi ne reste rien.*

*Pas une miette. Pas une mèche. Pas une cellule. Pas une odeur. Pas un poil d'amour.*

*Place nette.*

*Comme une grosse vaisselle dans l'évier qu'on rechigne à abattre, et ça s'entasse, et ça s'encrasse.*

*Manches aux coudes, ça met le temps mais on frotte - en musique c'est toujours mieux - et l'évier se vide à mesure, les piles d'assiettes descendent, l'esprit s'éclaircit de l'espace gagné, et tout est propre.*

*Plus une trace du chaos passé, ça brille, disponibles les bacs,  
Ne reste que l'éponge usée d'avoir récuré -petit cœur d'artichaut fatigué de battre à irriguer  
l'espoir-*

Il s'inventerait aussi poète des jours tristes, sur les murs de cette Tour, ses ballades seraient grisonnantes :

*Quand au réveil les yeux grimacent  
Quand s'échappe des lèvres un soupir avant les premiers mots  
Quand après le soupir les phrases sont fades-mornes-désolées  
Quand le corps refuse de s'étirer de sa nuit  
Quand le visage conserve le sommeil  
Quand l'âme nébuleuse chérit plus le rêve que la vie  
Quand la projection du jour à venir grince  
Quand sans le vouloir alors que neuf la rouille s'impose  
Songer à celle qui loin nous porte  
Ouvrir sur elle, fenêtre, œil, cœur, bras, pensée, page, porte, désir, flamme, ailes, bouche.*

Tantôt il l'aimerait, tantôt il l'abhorrerait, doux et terrible encore, il croirait ses murs partis la chercher pour lui, il croirait qu'écoutant aux portes, elle reviendrait, il se sentirait lié à jamais, il se verrait grand puissant de ses choix, dans son bon droit, à perpétuité, se persuaderait de la fin tout en attendant sempiternellement, toujours, il se contredirait d'amour pour elle.

Au sommet de cette Tour, tout en haut, au-delà les dernières pierres, personne ne sachant comment il avait pu construire à lui seul un tel édifice de deuil, il aurait disposé ce que l'on pouvait croire un toit, mais qui n'était que fenêtre à ciel ouvert, que couverture de nuages, dialogue avec le ciel.

Sa toute dernière prose, elle y repose, y flotte, aérienne ailée :

*Je ne pourrai repartir d'aussi loin puisque j'y suis revenu endurci de croûtes et de bleus à l'âme,  
Je pourrai partir ailleurs, en d'autres terres inconnues, mais cette piste bourbeuse là, ce sable  
mouvant à toi, j'y ai laissé beaucoup d'aveuglement, une bonne partie des visières qui ornaient mon  
inexpérience et mon âge, mon état candide de l'amour.*

*Je pense n'être plus le même depuis le début de l'amour, parce que c'était la première fois, parce que  
je découvrais avide de sensations fortes, ivre que j'étais de sentiments, affamé toujours jamais  
rassasié, boulimique du mot même et de cette verve qui s'en suivait.*

*Je ne savais rien de la souffrance du manque, de l'absence prolongée, du refus par le silence,  
A présent, j'ai éprouvé des réalités aussi puissantes que l'odeur qui suit, que le clin d'œil qui  
désarme, que le timbre qui fouette, que la fossette qui percute, que les yeux qui piquent et que le  
cœur qui martèle.*

*Maintenant je sais reconnaître l'amour.*

*Il ne m'est apparu qu'une fois toi loin déjà*

*Je n'ai pas su m'avouer*

*Comme si c'était faiblesse – et ça l'était par le contrat de notre rencontre-*

*Tu es restée forte, n'as pas voulu faillir à l'appel, mon appel, et je ne me suis rendu compte que trop  
tard que j'avais failli seul*

*Encore une fois novice dans cet art – car c'en est un que celui de l'abandon de soi à l'autre-*

*Ma chute ne sera ralentie que par mon vertige de tomber trop bas, je me crois si haut, je suis encore  
perché, mais j'accepterai la terre comme palier, plutôt que de poursuivre dans une de ces crevasses  
dont on imagine qu'elle n'a pas de fin.*



Je discutais un jour avec un homme qui me fit découvrir l'esprit de l'escalier.

Il me disait : « Quand tu bavardes avec quelqu'un, quand tu converses, quand tu écoutes, le feu du propos de l'autre, à l'instant où s'inscrit le dialogue, fait que parfois, tu te tais, te couches, claques la porte, sans le vouloir, tu la claques d'être en mal de répartie. Tu laisses donc l'autre parler, s'exprimer, argumenter, et puis en partant, dans l'escalier, porte claquée, soudain, marche à marche, tu découvres ce que tu aurais pu/dû dire, palier après palier, tes pensées se clarifient et nombre d'idées brillantes apparaissent. Tu es au présent le seul à les entendre : elles n'appartiennent qu'à toi. »

Arnolphe monterait des marches et à mesure qu'il échafauderait les étages de pensées de son Donjon de Tour, à peine assis, fier et droit, d'en haut rêverait de redescendre le fil de son deuil, à la manière d'Ariane, revenir sur ses pas et lire sous le prisme de son Ouf les lignes de la rupture gravée à même la roche, dévaler pour de bon cet escalier aux entailles éternelles.

Chloé GIRAUD

# Ce soir ma vie

Redécouvrir cette absence folle, cette béance que derrière toi tu laisses et qui regardée en face m'épuise et me laisse comme sans force sans usage sans propos, ce trou véritablement qu'il y a en moi, autour, ce trou du monde que laisse ton départ, mon agneau, avec rien : pas même résidu, pas même gravât, caillou, décombre, ruine poreuse ou ajourée – comme ces pierres faites de sable, usées, brisées, fatiguées qui font vide, la cathédrale s'effondre lentement, on s'en rend compte trop tard – et je ne sais pas m'y faire, je ne sais pas quoi faire de ce trou, Agnès, quoi faire de ces vides, de ce corps troué, percé je ne sais pas comment faire pour que le monde apprenne à tambouriner à nouveau, battre du cœur qui est déjà si vieux, il faudra bien pourtant, à nouveau, et sans toi et puis une jambe puis l'autre, ton départ – c'était ça aussi t'enfermer mon petit moineau – me protéger de ce départ, me protéger de ce sentiment tenace de faire mes adieux au plus précieux au plus dense au plus doux au plus juste et ce que c'est alors que regarder ma vie prendre le train, prendre le quai, prendre le départ, découvrir un nouvel amour pour creuser en moi un trou de mille kilomètres, avec langue et frontière, dans mon corps, ce qui me surprend le plus alors – ce n'est pas même les maladroites, le geste qui ne sait pas comment venir jusqu'à toi mon petit ange, mes mots qui ne savent pas se placer, les paroles qui ne sont jamais bonnes à dire – non ce qui me frappe et me surprend c'est d'être capable d'avoir la force de faire un pas et puis un autre, et encore un autre pour m'éloigner de l'endroit où je viens de disparaître, la force d'adresser la parole, de relancer la parole ensuite avec Alain, avec Georgette, la force de faire comme si la vie continuait, la force de traverser la place, de tourner la rue et de constater la fin, la force de se dire qu'aujourd'hui le temps était gris, le vent bourru, la force de parler du petit chat mort, de cornettes, de chemises, des caprices des uns et des manquements des autres, la force d'entendre parler du loyer, d'entendre parler du ciel, la force de tenir la vie par la main, alors qu'elle vient juste, brusquement, à l'instant, de cesser, de me quitter pour un amant, de faire ses valises et ses sacs avec le bel enfant et de me laisser là, vide d'elle, vide de sens, comme un oiseau sonné par un violent orage et qui ne saurait plus retrouver sa tanière.

La tristesse des yeux noirs la violence mes cris te frapper, c'était ça, Agnès, la préparation à cet effondrement, l'anticipation de la béance pour qu'elle ne soit pas un empalement, porter cette nuit de ton absence en moi, commencer à éteindre les lumières, les éteindre toutes, fermer les volets, calfeutrer la porte, écraser le lit, brûler les draps, jeter tes oreillers, fermer, fermer, fermer, pour tenir – les murs.

J'ai pensé que je ne te perdrais pas, souvent en moi il y avait cette fiction que te perdre c'était toujours te retrouver, habiter autrement ton absence car je tenais les clefs de ta maison

Et que d'absence il n'y aurait pas,

– ce soir : foutaises – tu n'es plus là.

Cruauté du constat.

Rien d'autre,

RIEN RIEN RIEN RIEN RIEN

Ce soir tu n'y es pas,

Ce soir tu n'es plus dans la petite chambre,

Ce soir ma vie vient de partir,

Ce soir ma vie fait du covoiturage

Ce soir ma vie prend une calèche un TGV une route de pierre un chemin de traverse

Ce soir ma vie a trouvé un amant

Ce soir ma vie épouse ma mort  
Ce soir ma vie retourne au Nord  
Ce soir ma vie s'en va au Sud  
Cette nuit elle fera vingt heures de route  
Cette nuit elle traversera les villes et les campagnes  
Elle fera la France en entaille  
D'elle je n'aurais eu que quinze ans que dix ans que trois mois que deux jours,  
D'elle j'aurais eu si peu  
Pour réchauffer nos corps  
Pour les rappeler  
Pour trinquer  
Pour porter la joie et la tristesse dans les ruelles  
Dans la maison qui n'est plus ma maison  
Dans la maison qui était maison d'autrefois (si récent autrefois)  
On aurait pu goûter au silence  
D'être à deux,  
En le trouvant un peu cruel  
Et maladroit parfois,

J'ai la mer dans les yeux et le cœur plein de sel  
C'est sec et humide à la fois,  
Je suis dehors,  
Je me fais sécher  
Tissu raide qui tient presque debout.

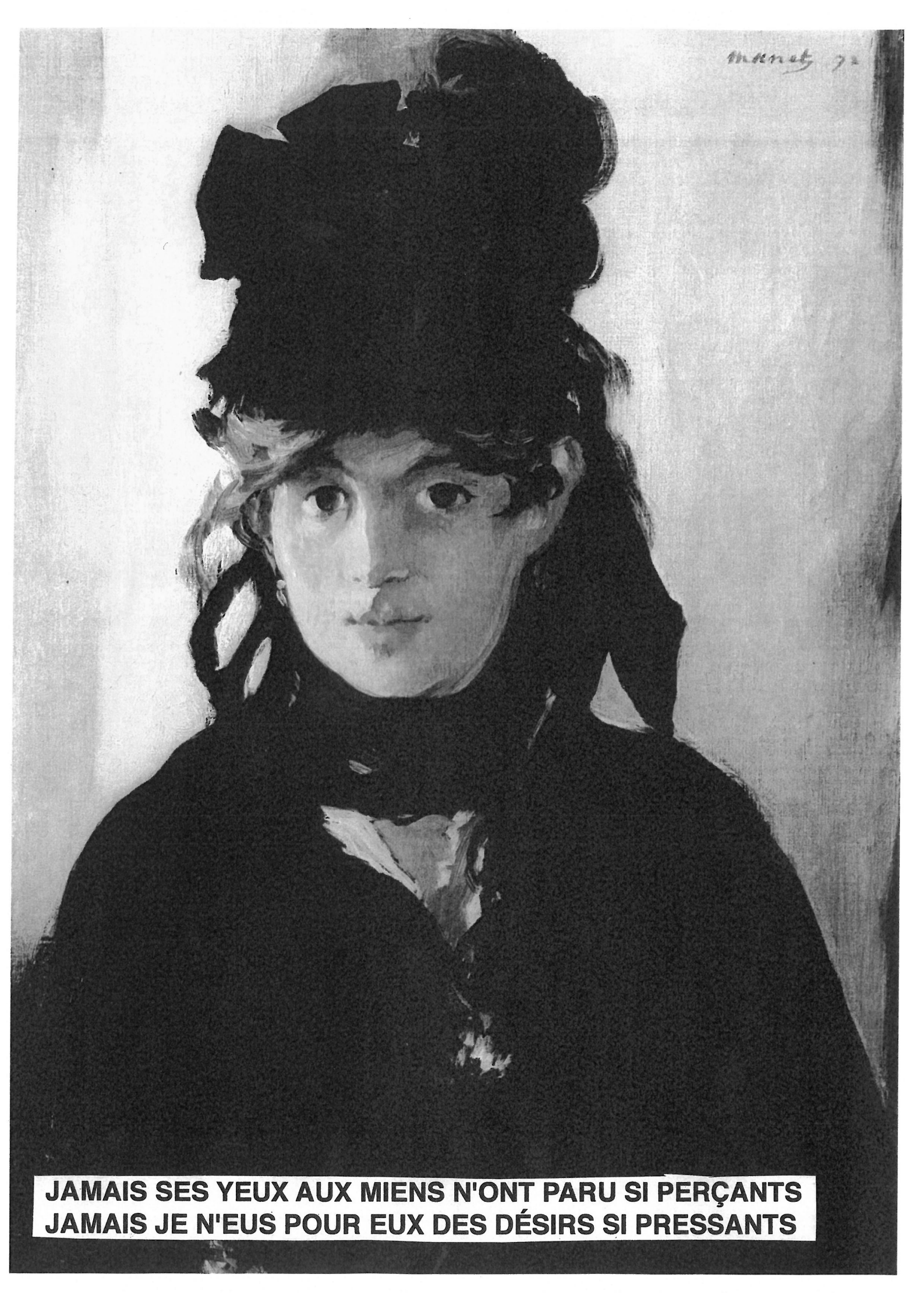
Tu ne l'auras jamais vu comme ça ton Arnolphe mon poussin

Je t'aime, éperdument, sonné de te l'écrire, petite garce, qui est réaliser que c'est dire trop peu, que c'est dire trop tard,  
et contre cette immensité, me cogne,  
comme pour faire cesser le scandale d'un infini sans lieu  
l'évidence de ce nous,  
Que tu es venue porter jusqu'à moi au moment de ton départ  
Et mes lèvres à tes lèvres, ta bouche à ma bouche, suis en ton corps voudrais te garder dans le mien,  
tu es si belle, - et te regarder vivre,  
qui serait un jour vivre,  
et te voilà partie.

Barbara Métais-Chastanier



Moreau 72



**JAMAIS SES YEUX AUX MIENS N'ONT PARU SI PERÇANTS  
JAMAIS JE N'EUS POUR EUX DES DÉSIRS SI PRESSANTS**

# Tel qu'il est

*Fréhel*

J'avais rêvé d'avoir un homme,  
un vrai de vrai, bien balancé,  
mais je suis chipée pour la pomme,  
d'un avorton, complet'ment j'té.  
Ce n'est pas un Apollon mon Jules,  
il n'est pas taillé comme un Hercule.  
Malgré qu'il ait bien des défauts,  
C'est lui que j'ai dans la peau.

Tel qu'il est, il me plaît,  
Il me fait de l'effet,  
Et je l'aime.

C'est un vrai gringalet,  
aussi laid qu'un basset,  
mais je l'aime.  
Il est bancal,  
du coté cérébral  
mais ça m'est bien égal,  
qu'il ait l'air anormal.

C'est complet, il est muet  
ses quinquets sont en biais  
C'est un fait que tel qu'il est,  
il me plaît.

Il est carré mais ses épaules  
par du carton, sont rembourrées.  
Quand il est tout nu ça fait drôle,  
On n'en voit plus que la moitié.  
Il n'a pas un seul poil sur la tête,  
mais il en a plein sur les gambettes.  
Et celui qu'il a dans la main,  
c'est pas du poil c'est du crin.

Tel qu'il est, il me plaît,  
Il me fait de l'effet,  
Et je l'aime.

C'est un vrai gringalet,  
aussi laid qu'un basset,  
mais je l'aime.  
Il est bancal,  
du coté cérébral  
mais ça m'est bien t égal,  
qu'il ait l'air anormal.

C'est complet, il est muet  
ses quinquets sont en biais  
C'est un fait que tel qu'il est,  
il me plaît.

Le travail pour lui c'est la chose  
la plus sacrée, il y touche pas.  
Pour tenir le coup il se dose,  
de quintonine, à tous les r'pas.  
Ce qui n'est pas marrant c'est qu'il  
ronfle,  
on dirait un pneu qui se dégonfle.  
Et quand il faut se bagarrer,  
il est encore dégonflé.

Tel qu'il est, il me plaît,  
Il me fait de l'effet,  
Et je l'aime.

C'est un vrai gringalet,  
aussi laid qu'un basset,  
mais je l'aime.  
Il est bancal,  
du coté cérébral  
mais ça m'est bien z égal,  
qu'il ait l'air anormal.

C'est complet, il est muet  
ses quinquets sont en biais  
C'est un fait que tel qu'il est,  
il me plaît.

ARNOLPHE

J'ai peine, je l'avoue, à demeurer en place,  
Et de mille soucis mon esprit s'embarrasse,  
Pour pouvoir mettre un ordre et dedans et dehors,  
Qui du godelureau rompe tous les efforts :  
De quel œil la traîtresse a soutenu ma vue,  
De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émue.  
Et bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,  
On dirait à la voir qu'elle n'y touche pas.  
Plus en la regardant je la voyais tranquille,  
Plus je sentais en moi s'échauffer une bile,  
Et ces bouillants transports dont s'enflammait mon cœur,  
Y semblaient redoubler mon amoureuse ardeur.  
J'étais aigri, fâché, désespéré contre elle,  
Et cependant jamais je ne la vis si belle ;  
Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçants,  
Jamais je n'eus pour eux des désirs si pressants,  
Et je sens là dedans qu'il faudra que je crève,  
Si de mon triste sort la disgrâce s'achève.  
Quoi ? j'aurai dirigé son éducation  
Avec tant de tendresse et de précaution ?  
Je l'aurai fait passer chez moi dès son enfance,  
Et j'en aurai chéri la plus tendre espérance ?  
Mon cœur aura bâti sur ses attraits naissants,  
Et cru la mitonner pour moi durant treize ans,  
Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache  
Me la vienne enlever jusque sur la moustache,  
Lorsqu'elle est avec moi mariée à demi ?  
Non parbleu, non parbleu, petit sot mon ami,  
Vous aurez beau tourner ou j'y perdrai mes peines,  
Ou je rendrai ma foi, vos espérances vaines,  
Et de moi tout à fait vous ne vous rirez point.

Molière, *L'École des femmes*, Acte IV, sc. 1





**ET CES BOUILLANTS TRANSPORTS DONT S'ENFLAMMAIT MON COEUR  
Y SEMBLAIENT REDOUBLER MON AMOUREUSE ARDEUR**



# Edith Piaf, L'homme à la moto

Il portait des culottes, des bottes de moto  
Un blouson de cuir noir avec un aigle sur le dos  
Sa moto qui partait comme un boulet de canon  
Semait la terreur dans toute la région

Jamais il ne se coiffait, jamais il ne se lavait  
Les ongles plein de cambouis mais sur le biceps il avait  
Un tatouage avec un coeur bleu sur la peau blême  
Et juste à l'intérieur, on lisait : Maman je t'aime

Il avait une petite amie du nom de Marie-Lou  
On la prenait en pitié, une enfant de son âge  
Car tout le monde savait bien qu'il aimait entre tout  
Sa chienne de moto bien davantage

Il portait des culottes, des bottes de moto  
Un blouson de cuir noir avec un aigle sur le dos  
Sa moto qui partait comme un boulet de canon  
Semait la terreur dans toute la région

Marie-Lou la pauvre fille l'implora, le supplia  
Dit : " Ne pars pas ce soir, je vais pleurer si tu t'en vas ..."  
Mais les mots furent perdus, ses larmes pareillement  
Dans le bruit de la machine et du tuyau d'échappement

Il bondit comme un diable avec des flammes dans les yeux  
Au passage à niveau, ce fut comme un éclair de feu  
Contre une locomotive qui filait vers le midi  
Et quand on débarrassa les débris

On trouva sa culotte, ses bottes de moto  
Son blouson de cuir noir avec un aigle sur le dos  
Mais plus rien de la moto et plus rien de ce démon  
Qui semait la terreur dans toute la région ...

# N. CEGER, L'EXPOSITION

- Mais elle ne t'est rien.
  - Non, dit Louise.
  - Elle ne t'est rien.
  - Non, répéta-t-elle docilement.
- Mais elle continuait à regarder devant elle quelque chose qu'il ne pouvait pas voir.
- Alors.
  - Alors rien, dit-elle.

Claude Simon, *L'Herbe*

S'abandonner, ne rien préméditer, ne rien vouloir, ne rien distinguer ni défaire, ne pas regarder fixement, plutôt déplacer, esquiver, rendre flou et considérer en ralentissant la seule matière qui se présente comme elle se présente dans son désordre, et même dans son ordre.

On a dit que sa beauté stupéfiait. Qu'elle était immobile et féroce. La voyant paraître, la princesse de Metternich confiait : « Je suis pétrifiée devant ce miracle de beauté : cheveux admirables, taille de nymphe, teint de marbre rose ! En un mot, Vénus descendue de l'Olympe ! Jamais, je n'ai vu une beauté pareille, jamais je n'en reverrai plus comme celle-là ! » Dans sa férocité, elle se pose sur un sofa et se laisse

admirer comme une châsse, absente au milieu de la foule, le regard froid, impassible. On la hait de tant de puissance, elle dont la beauté met, dit-on, les autres beautés en déroute. On est en pleine guerre de Crimée, et une marquise constate que son arrivée fait « comme une petite question d'Orient ». On cherche l'ombre d'un défaut. On se réjouit de son ostentation comme d'une faute de goût : « Si elle avait été simple et naturelle, elle aurait bouleversé le monde... sans doute devons-nous nous féliciter de ce que la comtesse n'ait pas été plus simple... », dit Mme de Metternich. On contemplait sa beauté comme on allait voir les monstres.

C'est par hasard, en haut d'un petit escalier de bois dans la librairie délabrée d'une ville de province, que je suis tombée sur elle, frappée à mon tour, mais pour d'autres raisons. Une femme a fait irruption sur la couverture d'un catalogue, *La Comtesse de Castiglione par elle-même*. J'ai été glacée par la méchanceté d'un regard, médusée par la violence de cette femme qui surgissait dans l'image. J'ai simplement

pensé sans rien y comprendre : « Moi-même par elle contre moi », dans un bredouillement de l'esprit qui s'est un peu apaisé lorsque j'entendis sur le trajet du 95 une femme faire à une autre le long récit gémissant des circonstances de sa jalousie. Au moment de descendre, elle lâcha pour résumer : « Tu comprends, mon problème, c'est pas lui, c'est elle, c'est l'autre. »

Sur le trajet un peu sinueux de la féminité, le caillou sur lequel on trébuche, c'est une autre femme (l'autre – c'était ainsi que nous avions nommé la femme pour qui mon père avait quitté ma mère – Lautre, c'était devenu son nom, un nom qui permettait d'annuler sa qualité pour ne s'attacher qu'à sa fonction ; Lautre, celle qui n'était pas légitime, celle qui n'était pas la mère ; Lautre, quoi qu'elle fasse, on la hait, on la désire).

Elle entre. Elle est dans le plein mouvement de la colère et du reproche. Elle fait irruption sur la droite de l'image comme d'une coulisse masquée par un rideau. Elle tient dans sa main ramenée contre sa taille un couteau qui

luit obliquement en travers de son ventre. Le visage est fermé, la bouche mince, les lèvres serrées, les sourcils froncés, le regard clair et dur, les cheveux sont plaqués en deux petits bandeaux secs séparés par une raie impitoyable, le couteau, dont le manche disparaît dans le poing serré, vibre en plein centre, il en est presque absent tant la blancheur de sa lame disparaît dans les satins lumineux de la robe, mais sa pointe vient exciter le centre exact de l'image et la tranche en son foyer. Comme si l'ampleur du vêtement ne suffisait pas, elle tient le rideau de faille entre ses doigts et le ramène vers elle d'un geste étrangement pudique.

Ce n'est pourtant pas son corps qu'elle cherche à dissimuler, jamais de la vie, c'est la fausse coulisse encombrée d'un guérillon en fer-blanc dont le pied menace de dépasser. Cette femme entre, elle veut tuer. Tuerie de théâtre ? Oui, personne ne peut en douter, elle est sur une scène et fait mine de prendre soin que tout ça ait l'air véridique. Mais comme toute grande actrice, elle fait semblant de faire semblant. Cette femme entre, elle veut tuer.

J'ai cherché dans ma bibliothèque le catalogue la Castiglione, ce catalogue que j'avais acheté et rangé aussitôt. J'y ai retrouvé immédiatement le dégoût de ces images, de cette férocité, de cette mélancolie sans profondeur, de cette défaite. Rien de cette héroïne provisoire du second Empire, rien du destin de cette femme qui a passé tant d'heures à se faire photographier ne m'était familier, et pourtant, ouvrant ce livre d'images, j'ai eu l'impression étrange de rentrer à la maison et, bien que cette maison fût détruite, d'y rentrer avec crainte, avec reconnaissance.

Je travaillais alors à un projet sur les ruines, encore un, une carte blanche proposée par la direction du Patrimoine. Il était question dans la commande de « sensibilité de l'inappropriable », d'« effacement de la forme », de « conscience aiguë d'un temps tragique ». Chaque intervention devait se faire dans un monument historique. On me proposait le musée de C\*\*\*. Il fallait choisir une seule pièce dans leur collection,



# L'Inconnaissable

INCONNAISSABLE. Efforts du sujet amoureux pour comprendre et définir l'être aimé « en soi », au titre de type caractériel, psychologique ou névrotique, indépendamment des données particulières du rapport amoureux.

1. Je suis pris dans cette contradiction : d'une part, je crois connaître l'autre mieux que quiconque et le lui affirme triomphalement (« Moi, je te connais. Il n'y a que moi qui te connaisse bien ! »); et, d'autre part, je suis souvent saisi de cette évidence : l'autre est impénétrable, introuvable, intraitable; je ne puis l'ouvrir, remonter à son origine, défaire l'énigme. D'où vient-il ? Qui est-il ? Je m'épuise, je ne le saurai jamais.

(De tous ceux que j'avais connus, X... était à coup sûr le plus impénétrable. Cela venait de ce qu'on ne connaissait rien de son désir : connaître quelqu'un, n'est-ce pas seulement ceci : connaître son désir ? Je connaissais tout, immédiatement, des désirs de Y... : il m'apparaissait alors « cousu de fil blanc », et j'étais enclin à l'aimer non plus avec terreur, mais avec indulgence, comme une mère aime son enfant. )

Retournement : « Je n'arrive pas à te connaître » veut dire : « Je ne saurai jamais ce que tu penses vraiment de moi. » Je ne puis te déchiffrer, parce que je ne sais comment tu me déchiffres.

R. BARTHES, Fragments d'un discours amoureux

2. Se dépenser, se démenner pour un objet impénétrable, c'est de la pure religion. Faire de l'autre une énigme insoluble dont ma vie dépend, c'est le consacrer comme dieu ; je n'arriverai jamais à défaire la question qu'il me pose, l'amoureux n'est pas Œdipe. Il ne me reste plus alors qu'à renverser mon ignorance en vérité. Il n'est pas vrai que plus on aime, mieux on comprend ; ce que l'action amoureuse obtient de moi, c'est seulement cette sagesse : que l'autre n'est pas à connaître ; son opacité n'est nullement l'écran d'un secret, mais plutôt une sorte d'évidence, en laquelle s'abolit le jeu de l'apparence et de l'être. Il me vient alors cette exaltation d'aimer à fond quelqu'un d'inconnu, et qui le reste à jamais : mouvement mystique : j'accède à la connaissance de l'inconnaissance.

Gide

3. Ou encore : au lieu de vouloir définir l'autre (« Qu'est-ce qu'il est ? »), je me tourne vers moi-même : « Qu'est-ce que je veux, moi qui veux te connaître ? » Qu'est-ce que cela donnerait, si je décidais de te définir comme une force, et non comme une personne ? Et si je me situais moi-même comme une autre force en face de ta force ? Cela donnerait ceci : mon autre se définirait seulement par la souffrance ou le plaisir qu'il me donne.

GIDE : parlant de sa femme : « Et comme il faut toujours de l'amour pour comprendre ce qui diffère de vous... » (*Et nunc manet in te*, 1151).

## “ Montrez-moi qui désirer ”

INDUCTION. L'être aimé est désiré parce qu'un autre ou d'autres ont montré au sujet qu'il est désirable : tout spécial qu'il soit, le désir amoureux se découvre par induction.

1. Peu avant de tomber amoureux, Werther rencontre un jeune valet qui lui raconte sa passion pour une veuve : « L'image de cette fidélité, de cette tendresse, me poursuit partout, et, comme brûlé moi-même de ce feu, je languis, je me consume. » Après quoi il ne reste plus à Werther qu'à tomber amoureux, à son tour, de Charlotte. Et Charlotte elle-même lui sera désignée avant qu'il la voie ; dans la voiture qui les emmène au bal, une amie obligeante lui dit combien Lotte est belle. Le corps *qui va être aimé* est, à l'avance, cerné, manié par l'objectif, soumis à une sorte d'effet zoom, qui le rapproche, le grossit et amène le sujet à y coller le nez : n'est-il pas l'objet *scintillant* qu'une main habile fait miroiter devant moi et qui va m'hypnotiser, me capturer ? Cette « contagion affective », cette induction, part des autres, du langage, des livres, des amis : aucun amour n'est original. (La culture de masse est machine à montrer le désir : voici qui doit vous intéresser, dit-elle, comme si elle devinait que les hommes sont incapables de trouver tout seuls qui désirer.)

Freud

La Roche-foucauld

Stendhal

FREUD, *Essais de psychanalyse*, 89.

LA ROCHEFOUCAULD : « Il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux, s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour » (maxime 36).

STENDHAL : « Avant la naissance de l'amour, la beauté est nécessaire comme enseigne, elle prédispose à cette passion par les louanges qu'on entend donner à ce qu'on aimera » (*De l'amour*, 41).

La difficulté de l'aventure amoureuse est dans ceci : « Qu'on me montre qui désire, mais ensuite qu'on débarrasse ! » : épisodes innombrables où je tombe amoureux de qui est aimé de mon meilleur ami : tout rival a d'abord été maître, guide, moniteur, médiateur.

2. Pour te montrer là où est ton désir, il suffit de te l'interdire *un peu* (s'il est vrai qu'il n'y a pas de désir sans interdit). X... souhaite que je sois là, à ses côtés, tout en le laissant *un peu* libre : souple, m'absentant parfois, mais restant *non loin* : il faut, d'une part, que je sois présent comme interdit (sans lequel il n'y aurait pas de bon désir), mais aussi que je m'éloigne au moment où, ce désir s'étant formé, je risquerais de l'encombrer : il faut que je sois la Mère suffisamment bonne (protectrice et libérale), autour de laquelle joue l'enfant, pendant qu'elle coud paisiblement. Telle serait la structure du couple « réussi » : un peu d'interdit, beaucoup de jeu ; désigner le désir, et puis le laisser, à la façon de ces indigènes obligeants, qui vous montrent bien le chemin, sans pour autant s'entêter à vous accompagner.

Winnicott

## L'informateur

INFORMATEUR. Figure amicale qui semble cependant avoir pour rôle constant de blesser le sujet amoureux en lui livrant, comme si de rien n'était, sur l'être aimé, des informations anodines, mais dont l'effet est de déranger l'image que le sujet a de cet être.

1. Gustave, Léon et Richard forment un clan ; Urbain, Claudius, Étienne et Ursule, un autre ; Abel, Gontran, Angèle et Hubert, un autre encore (j'emprunte ces prénoms à *Paludes*, qui est le livre des Prénoms). Cependant, Léon fait un jour la connaissance d'Urbain, qui fait la connaissance d'Angèle, qui, au reste, connaissait un peu Léon, etc. Il se forme ainsi une constellation ; chaque sujet est appelé à entrer en rapport un jour avec son astre le plus éloigné et à s'entretenir avec lui de tous les autres : tout finit par coïncider (c'est le mouvement même de la *Recherche du temps perdu*, qui est un immense micmac, un réseau farce). L'amitié mondaine est épidémique : tout le monde s'attrape, comme une maladie. Supposez maintenant que je lâche dans ce réseau un sujet douloureux, avide de maintenir avec son autre un espace étanche, pur (non touché), consacré ; les activités du réseau, son trafic d'informations, ses engouements, ses initiatives, seront reçus comme autant de dangers. Et, au milieu de cette petite société, à la fois village ethnologique et comédie de boulevard, structure parentale et imbroglie comique, se tient l'Informateur, qui s'affaire et dit tout à tout le monde.

Gide

Proust

protectionnisme des différentes corporations, ou encore par un mélange des deux causes, comme cela a été le cas au Moyen Âge. Mais même si ces savoirs sur la technique, ainsi que les techniques elles-mêmes, n'étaient pas du domaine public, les habitants de chacune de ces cultures entretenaient une relation d'appartenance, d'intimité avec elles. En somme, ce qui différencie radicalement la culture moderne de celles qui l'ont précédée, c'est que si ces dernières possédaient différents niveaux et types de techniques, notre société, elle, est la première à être « possédée », dans le sens magique du terme / par la technique.

Notre société est ainsi constituée d'utilisateurs, de consommateurs qui, le plus souvent, ignorent tout sur la façon dont fonctionnent les appareils et mécanismes qui les entourent et qui constituent le monde dans lequel ils vivent. Ainsi, tout en croyant être utilisateurs, nous finissons, conséquence obligée de l'utilitarisme, par devenir nous-mêmes « utiles » au service des différentes techniques. Cela vaut bien sûr en ce qui concerne les techniques plus ou moins sophistiquées qui composent le paysage quotidien, mais notre ignorance s'étend également aux domaines économique, politique, etc., qui fonctionnent à leur tour comme des techniques dans des combinatoires autonomes. L'homme moderne (ou postmoderne, peu importe) est ainsi un être qui « ne sait rien » au sujet du fonctionnement du monde, de l'économie, de ce qui fait son quotidien, de son corps, de sa vie. Ou, en tout cas, si l'information il y a, elle lui arrive depuis un extérieur spectaculaire par rapport auquel il reste passif et éloigné. En d'autres termes, nous sommes chaque jour plus informés au sujet de choses dont nous ne savons rien du fonctionnement et de l'orientation. La tristesse comme symptôme de l'impuissance est alors la conséquence de cette déréalisation du monde.

Au-delà des divisions du travail, les membres de n'importe quelle civilisation non moderne possédaient une notion fondamentale de « cohérence », de réalité de la vie qu'ils vivaient car il existait entre la vie des gens et le réel des relations « compréhensibles » ou du moins pas tout à fait virtuelles, ni délirantes. L'idée qu'il puisse exister un sentiment d'extériorité par rapport au monde et à la vie de chacun était tout à fait inimaginable dans ces cultures non modernes.

Le paradoxe de la civilisation des Lumières est d'avoir construit un univers tel que la majorité des gens y vivent dans une relation imaginaire au monde, et que cela les condamne à une inquiétante obscurité. Car plus la science produit des savoirs qui permettent de connaître, au moins à un certain niveau, les intimités du réel, plus le monde apparaît comme virtuel et incompréhensible. Dans une société où la science (ou plus exactement l'idéologie qui se réclame d'elle, le scientisme) nous dit de mille et une façons que tout est désormais « possible », la virtualisation du monde devient inévitable, car si tout est possible, rien n'est réel.

Le « tout est possible », loin de définir un monde et une culture où régnerait une liberté absolue, marque, en effet, le triomphe de la virtualisation de la vie : il est le slogan de l'unionnisation virtuelle où aucune rencontre avec le réel ne vient ordonner l'expérience. Miracle de la société de la communication : le message idéologique qui affirme à tout-va que « tout est possible » est interprété dans sa signification diamétralement opposée : désormais, rien n'est possible...

### La virtualisation du monde

Les « hommes spectateurs » regardent avec fascination les images des guerres de l'époque virtuelle, ces guerres prétendument « chirurgicales », où il n'y aurait plus de corps. Si par hasard apparaissent tout de même du sang et des massacres, ils nous sont présentés comme des « accidents », et l'on n'hésite pas à qualifier sans honte de « dommages collatéraux » les corps humains déchiquetés par les bombes. Logiquement, dans un monde protégé par la virtualité, les corps ne doivent pas venir déranger le bon déroulement du spectacle.

De même, l'économie est « sans corps ». Les chiffres du chômage, par exemple, sont de simples chiffres propres et virtuels, qui ne parlent en rien de la misère des corps réels qui souffrent. Et lorsque les chômeurs descendent dans la rue, la territorialisation des corps invisibles devenus visibles dérange et scandalise notre société panoptique qui rêve d'un monde de transparence. Lorsqu'un immigré cesse d'être un chiffre dans une statistique,

M. BENASAYAG, La Fragilité



et qu'il prend la parole, il devient tout de suite dangereux. Le réel importune, il est trop opaque, trop inquiétant pour avoir une place dans notre culture de la transparence.

Paradoxalement, le regard que non seulement le pouvoir, mais l'opinion publique en général portent sur les contestataires, sur ceux qui mettent encore leur corps en jeu sur la scène quotidienne, est d'abord un regard de surprise, comme si ceux qui résistaient à la virtualisation du monde n'étaient même pas dignes d'un regard répressif. Il s'agit d'un regard presque apitoyé, comme celui que nous pouvons avoir envers quelqu'un qui, n'étant pas au courant d'une nouvelle fondamentale qui a changé nos vies, demeure étranger au fait que le monde « est » tel qu'il est, définitivement, et que la seule chose qu'il est possible de faire, c'est de retirer son corps de la scène avant d'être emporté par le torrent de la virtualisation.

Le monde d'aujourd'hui est le monde des invisibles, de l'insaisissable, de l'impalpable. Dans ce monde de la séparation, celui qui prétend sortir de sa place de « citoyen spectateur » doit en premier lieu oser le pari subversif d'habiter sa propre vie, de redevenir un « corps », une multiplicité, de s'articuler aux autres corps et aux autres multiplicités.

Une autre caractéristique de notre époque est le fait que nous vivons nos propres transformations sous le signe de l'urgence, de la crise, ce qui nous condamne à réagir par le biais d'arcs réflexes. L'insécurité, qui semble nous cerner, nous sert en même temps de justification et de grille de lecture automatique de la réalité, comme si nous n'avions plus d'espace pour la réflexion, plus de temps pour penser, pour élaborer. Le monde de la virtualité découle nécessairement de ce rétrécissement du temps et de l'espace. Dans un monde où il n'existe plus d'ailleurs, ni temporel, ni spatial, tout est ici, tout est instantané. Et, paradoxalement, cette instantanéité ne coïncide pas avec un « ici et maintenant » qui nous permettrait d'habiter le présent. Au contraire, elle a pour conséquence de pousser les hommes à adopter les réflexes que la société leur propose dans chaque situation.

Cela explique aussi un autre élément central de notre période : la disparition de la « fonction sujet », c'est-à-dire de la forme de compréhension et d'action qui ordonnait la vie de la culture au

cours de la modernité. Cette disparition entraîne la fin de la façon d'être dans le monde que cette figure historique incarnait : le sujet connaissait, prévoyait et agissait au sein d'une culture pour laquelle la liberté était fondée sur la domination que ce « sujet » pouvait exercer sur son milieu et sur sa nature même.

La perte de cette « fonction sujet » implique inévitablement celle de l'une des dimensions propres au sujet, à savoir la production autonome d'énoncés, de discours. Aujourd'hui, notre société construit des discours et des explications qui n'énoncent plus ce qui « devrait être », ni là où nous devrions nous diriger, mais qui sont de simples constats de ce qui apparaît comme inévitable pour le sujet devenu spectateur de sa propre vie. La fertilité de la révolte propre à la curiosité et l'imagination a cédé sa place à l'acceptation.

Tout se passe comme si désormais les mots ne servaient qu'à témoigner de l'inévitabilité des choses. Et que l'être parlant se trouvait ainsi condamné à parler sans pouvoir exprimer autre chose que ce qui est ou a été. C'est pourquoi nous avançons l'hypothèse d'une perte de pensée. Car penser n'est pas synonyme de n'importe quelle activité réflexive : cela signifie, avant tout, « se colliner » avec le dépassement de la situation. Penser, c'est pouvoir affronter les points de défi, les points tangents de chaque situation dont nous faisons partie. Dans son sens fort, penser ne veut pas dire avoir des opinions sur une situation, réfléchir à quelque chose depuis l'extérieur : la pensée, en tant qu'acte, implique le développement de dimensions nouvelles de la situation, et modifie la situation même en introduisant en son sein de nouvelles potentialités. C'est, à l'inverse, un véritable simulacre de pensée qui fleurit à notre époque, incapable de construire un développement de la vie de la situation, se limitant à offrir un reflet passif de ce qui existe irrémédiablement.

Nous serions ainsi les contemporains d'une époque marquée par un permanent « après coup » par rapport auquel tout « savoir » serait un simple constat de ce qui « est », inévitablement. Les gens essaient de construire des théories et des explications non plus de ce qui doit être, comme expression d'un désir vital, mais comme justification après coup de ce qui apparaît dans la réalité comme existant envers et contre tout. Ce n'est plus une supposée pensée qui serait « unique » ; ce qui se prétend



unique à notre époque, c'est le monde même comme réalité incontestable, véritable épiphanie néolibérale. L'inévitabilité du monde est le cul-de-sac auquel est arrivé le point de vue occidental : ayant perdu l'optimisme et l'espoir de pouvoir construire le sens de l'histoire, nous sommes tombés dans un pessimisme prétendument « réaliste » qui nous conçoit comme des objets passifs de la fatalité, de la surdétermination des situations que nous habitons.

### ~~Assumer la fragilité~~

Et pourtant, face à ce monde de l'impuissance et de la tristesse, nombreux sont ceux, dans tous les pays, qui ne se résignent pas, qui refusent de se soumettre à l'inacceptable. Partout, depuis les dernières années du <sup>xx</sup>e siècle, des femmes et des hommes se dressent, inventent de nouvelles formes d'action collective et d'être ensemble, parviennent parfois à faire reculer les forces de la virtualisation.

Mais ce combat est difficile. Il connaît souvent des échecs et peine à s'inscrire dans la durée. D'où la tentation permanente de revenir aux vieux schémas de lutte et d'organisation qui avaient semblé si efficaces au cours des deux derniers siècles et qui peuvent se résumer simplement : conquérir le pouvoir pour, enfin, changer le monde. Or, il faut être lucide : les profondes mutations que nous venons de décrire rendent ces schémas inopérants, comme nous avons essayé de le montrer par ailleurs<sup>3</sup>. Pire même, ils constituent aujourd'hui une illusion qui ne peut que conduire à renforcer ce qu'ils prétendent combattre.

Ce sont donc d'autres voies qu'il nous faut explorer pour tenter de dépasser la séparation de notre puissance d'agir, de sortir de cette constellation où les humains se vivent comme des sujets séparés à jamais du monde « objet », qu'ils regardent et sur lequel, vainement, ils prétendent « agir ». Notre effort doit chercher à libérer le futur des prédictions paralysantes des

3. Voir notamment : Miguel BENASAYAG et Diego SZTULWARK, *Du contre-pouvoir*, La Découverte, Paris, 2000 ; Miguel BENASAYAG et Florence AUBENAS, *Résister, c'est créer*, La Découverte, Paris, 2002.

arêtes postmodernes, pour essayer de voir comment, au-delà de la peur de ce qui « pourrait se passer », nous serions en mesure de nous occuper de ce que nous oublions toujours, que nous déprécions toujours au nom du « demain », à savoir le présent.

C'est ce que nous tentons dans ce livre, en mobilisant le travail de philosophes comme Leibniz, Spinoza ou Deleuze, mais aussi les apports récents de la neurophysiologie de la perception. Construire les bases d'une pensée de la décision, cela implique, on le verra, de connaître nos déterminations, pour accéder à une position où le destin n'est plus l'ennemi de la liberté. Loin de l'« homme ingénieur », cette figure de l'humain qui conçoit un modèle et tente de l'appliquer au monde, ce n'est qu'à partir d'une pensée située, d'une pensée des corps, que nous commençons à dépasser la virtualisation de la vie.

La fragilité est ainsi la condition de l'existence : nous ne sommes pas convoqués au lien, ni avec les autres ni avec l'environnement, nous sommes liés, ontologiquement liés. La fragilité, condition même de l'existence, est ce qui nous rappelle ces liens, avec le tout substantiel, dont nous sommes porteurs, mais aussi avec ce que notre époque oublie, la longue durée des phénomènes sociaux. Assumer cette fragilité est le défi de tout un Chacun.



**JUSQU'OU LA PASSION PEUT-ELLE FAIRE ALLER!  
ENFIN À MON AMOUR RIEN NE PEUT S'ÉGALER**

# LE THÉÂTRE PERMANENT AU JOUR LE JOUR

Samedi 17 Mai 2014

## Atelier de transmission

Lucas et Pierre sont ce matin avec Serge, Élia, Héloïse et Jeanne. Le désir de travailler la scène du notaire est exprimé par Serge. Il s'agit donc de convoquer de nouvelles pistes afin de faire davantage sentir le quiproquo. Premier monologue de l'acte IV : Arnolphe est dirigé de sorte à ce que l'on sente qu'il a le désir de tuer Agnès. Jeanne propose un Arnolphe empli de haine qui, enfermé dans sa bulle, nourrit sa colère. Les répliques du notaire et d'Arnolphe sont dites en même temps dans le but de mieux comprendre qu'Arnolphe ne le voit pas. Le notaire apparaît comme un jeune débutant qui souhaite à tout prix obtenir son premier contrat. Il court après le colérique, désespéré de voir la réticence de ce dernier, et nous fait presque de la peine. Arnolphe est de plus en plus menaçant envers ce débutant trop obstiné. Un parallèle spatial est effectué entre la scène 2 de l'acte V (lorsque Horace, supposé mort, rencontre Arnolphe) et la scène du notaire. On réutilise le système de jeu avec le rideau : le notaire poursuit Arnolphe qui successivement passe devant puis derrière le rideau sans le voir ni l'entendre.

Ensuite, la scène 5 de l'acte III est explorée. Horace devient un chevalier, défenseur de l'amour, obnubilé par son désir conquérant. En réaction, Arnolphe tente de se contenir à l'aide d'exercices de tai-chi. Pendant le monologue d'Horace, Arnolphe doucement s'approche de lui avec l'idée de l'étrangler. Un jeu comique s'instaure où l'on peut voir les gestes assassins d'Arnolphe se transformer en mouvements de tai-chi lorsque Horace se retourne et le regarde. Lancée sur cette idée de chevalier, la scène d'Alain et Georgette est accentuée dans cette direction. « nous vous avons rendu, Monsieur, obéissance » est donc dit solennellement, à la manière d'un chevalier de la table ronde qui s'agenouillerait devant le roi Arthur.

## Répétition

La dernière scène de l'acte III est revu afin de donner du souffle au monologue d'Arnolphe. Une trouvaille sera essayée ce soir : Horace accentue sa naïveté et son côté ridicule d'un petit rire aigu. La scène des maximes est changée. Arnolphe, tel un père sévère qui ferait la dictée à sa fille, engendre une oppression progressive sur Agnès. Le premier monologue d'Arnolphe à l'acte IV est dirigé de sorte à ce qu'il soit moins dans la démonstration mais que sa rage se développe plus intérieurement. Enfin, l'élan héroïque d'Horace insiste sur le changement qu'effectue le jeune homme poussé par le désir amoureux. Étonné, il se surprend lui même de pouvoir en être capable. Pendant ce temps, *Ajax* est traversé à nouveau et la présence muette d'Eurysacès, l'enfant d'*Ajax* et Tecmessa, interroge beaucoup : faut-il ou non l'incarner ? Jouer avec une effigie ? S'appuyer sur la présence d'un spectateur ? Une fois encore, c'est le rapport qui noue le voir au dire dans le champ du spectacle qui est l'enjeu d'une scène chez Sophocle.

## Représentation

80 spectateurs. La représentation commence par un faux départ. Le « Musique » de Julien lance la scène mais deux spectateurs retardataires interrompent le cour des choses. Ils ne sont pas laissés de côté : « On reprend, bienvenu, musique ! ». La scène des maximes est pour la première fois essayée dans une tension relatant une forte angoisse. Agnès a une grande difficulté à lire les maximes sous la pression qu'exerce Arnolphe sur elle. La scène prend de l'ampleur. L'ensemble de la représentation est porté par une énergie hétérogène. Certaines ruptures sont de plus en plus lisibles mais quelques raccords pèchent et perdent en force. Pierre joue pour la deuxième et dernière fois le notaire. La scène où Arnolphe imite Horace afin d'entraîner ses serviteurs à chasser l'ennemi (sc.1 Acte III) est de plus en plus compréhensible grâce à la clarification faite dans l'espace.

Sara Ferroud

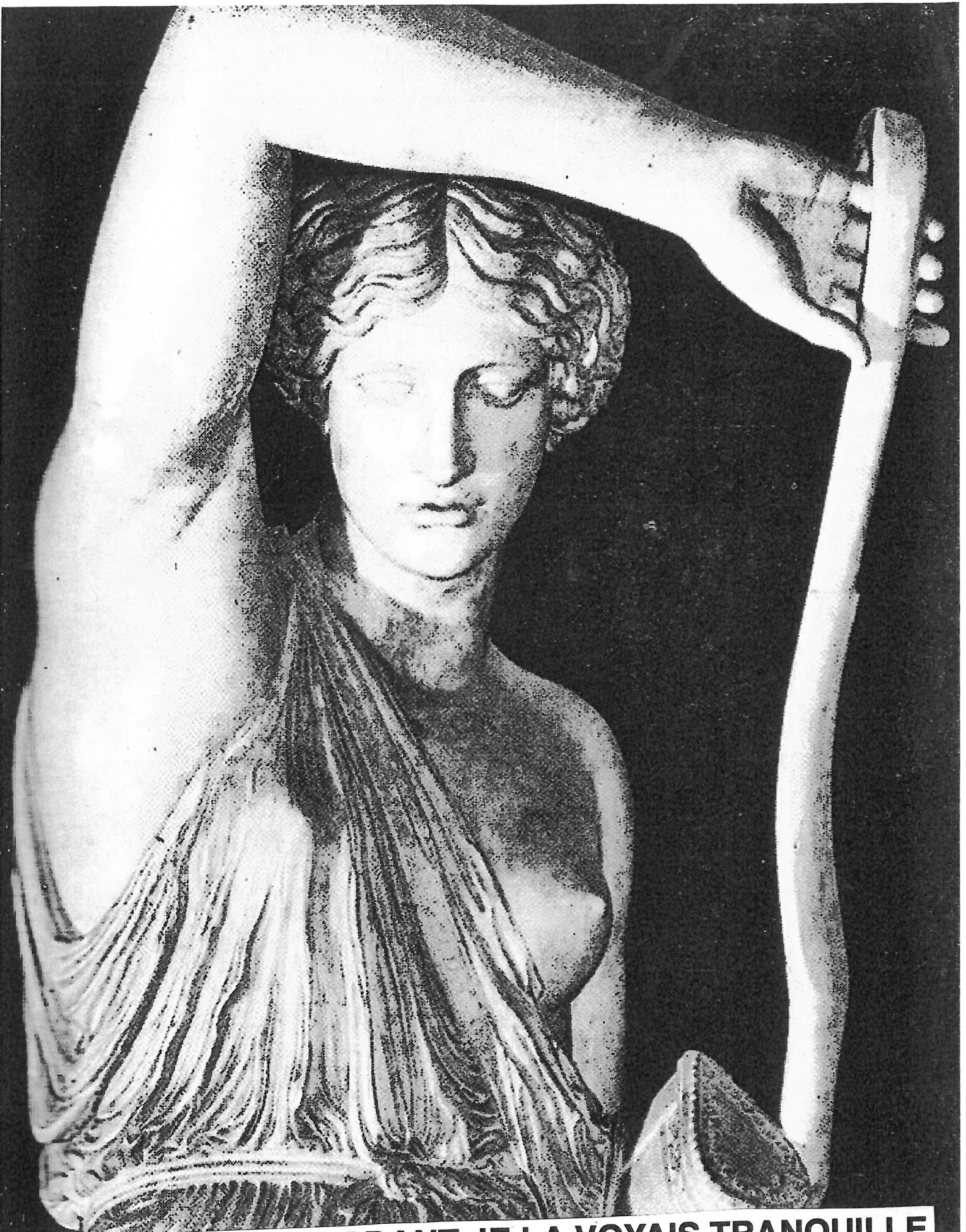
Le Théâtre Permanent reçoit le soutien de la ville de Lyon, du Ministère de la Culture/DRAC Rhône Alpes et la Région Rhône Alpes.

Directeur de publication : Gwenaél Morin ; Rédactrice en chef : Barbara Métais-Chastanier ; Comité de rédaction : Adèle Gascuel, Sara Ferroud.

Montage iconographique : François Dodet.

Illustrations (par ordre d'apparition): Louis Pierson, *la castiglione*, 1860 / *La Gradiva*, Musée National d'Archeologie de Naples / Edouard Manet, *berthe morisot*, 1872 / Piazzetta, *la devineresse*, 1740 / Edouard Manet, *le bar des folies bergeres*, 1881 / Phidias, *amazone*, 440 avJC.





**PLUS EN LA REGARDANT JE LA VOYAIS TRANQUILLE  
PLUS JE SENTAIS EN MOI S'ÉCHAUFFER UNE BILE**